

que ma tragédie produira sur vous l'effet que j'en attends.

Il commence donc sa lecture. Le comte d'Artanval est assis entre eux deux, prenant tour à tour la main de l'un et de l'autre. Son vieux serviteur est debout derrière son fauteuil, et Arthur, se tenant à l'écart, achève de compléter ce tableau.

Jamais Ducis ne lut avec tant d'expression, avec autant de vérité. Ses regards se portaient sur chacun des personnages qui l'entourraient et sur lesquels il produisait des impressions différentes. Proférait-il ces vers :

... Je ne sais ; je sens dans mon âme fièvre
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux !
Hélas ! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Aucune voix ne me crie : "Ingrat, voilà ton père !
Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère ?"

Aussitôt Arthur s'approchait dans la plus vive agitation, et voulait se précipiter aux genoux du comte ; mais celui-ci s'écrait avec l'accent de la colère et de l'indignation :

— Voilà ton supplice, ingrat, voilà ma vengeance ! Non, jamais un vieillard ne pourra s'offrir à ta vue, sans te rappeler celui que tu ne craignis pas d'abandonner, de désespérer...

Ducis prononçait cet anathème, si terrible dans la bouche d'Œdipe :

..... Retire-toi, malheureux Polynice !
Viens-tu dans ces déserts, par un forsait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau ?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore ?

Le colonel reculait effrayé et n'osait plus lever les yeux sur l'auteur de ses jours ; mais le poète répétait-il ces mots si touchants, si analogues à la situation du fils qui retrouvait son père aveugle :

C'est donc lui que je vois ?... c'est lui !... Supplice affreux ! C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux !

Arthur portait de nouveau sur le comte des regards attendris, et le souvenir de ce que ce digne père avait fait pour lui sauver la vie, mouillait ses yeux de larmes... Enfin, dans la scène du troisième acte, où l'auteur exprime avec tant de force le combat des passions qui éclatent aux cris de la nature, le comte paraît ému malgré lui. Arthur flotte entre l'espoir et la crainte. Ducis redouble d'élan, d'expression, et, au moment où il prononce ce pardon d'Œdipe :

Dieux ! vous que j'invoquais pour sa position,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction...
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère !
Viens dans mes bras, ingrat : retrouve cousin ton père !

le comte d'Artanval ne peut plus résister à l'émotion qu'il éprouve ; son fils s'approche conduit par le pasteur ; il tremble, il hésite ; mais, dans l'instant même où Ducis prononce ce dernier vers, si vrai, si pénétrant :

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine ?

le comte saisit une main d'Arthur, qu'il croit être celle du poète, et, la pressant fortement sur son sein, il s'écrit :

— Ah ! c'est là que vous avez trouvé cette pensée à la

fois simple et sublime. Ducis, que vous connaissez bien le chemin du cœur !

— Vous avouez donc que vous pardonnerez de même à votre fils ?

— Qui ? moi !... je le repousserais...

— En ce cas, je n'ai fait qu'une peinture fausse de la clémence d'un père ?

— Quoi ! dit à son tour le bon curé, en voyant le colonel aux genoux du comte, si le ciel ramenait le coupable à vos pieds, s'il arroserait votre main vénérable des larines du repentir...

— Ah ! s'écrit l'aveugle d'une voix terrible, en sentant les moustaches d'Arthur sur sa main que celui-ci couvre de baisers... Ducis... Lemaire... m'auriez-vous donc trompé ?...

— Cédez, répond le poète, cédez à l'émotion que j'ai fait naître dans votre âme ; pardonnez, et je vous devrai mon plus beau triomphe !

— Pardonnez ! ajoute le pasteur, Dieu bénira et prolongera votre carrière.

— Ah ! monsieur, ah ! mon maître, dit à son tour le vieux serviteur qui fondait en larmes, accordez-moi son pardon ! C'est le seul salaire que j'ambitionne pour mes quarante années de service !

— O mon père !... fait entendre Arthur d'une voix entrecoupée et pressant avec force la main du comte, ô mon père ! laissez-moi rentrer dans ce cœur qui bat si vivement sous ma main, sous ma main que vous avez serrée vous-même ! Votre fils n'est pas indigne de cette faveur... S'il eut le malheur de vous déplaire, s'il ne put résister à cette soif ardente de la gloire qu'il reçut de vous avec le jour, jamais il n'a combattu que les ennemis de la France... Mes cicatrices n'ont rien que d'honorables. Mon père, touchez-les, et que le guerrier sans reproche obtienne la grâce du fils coupable !

Le comte veut parler, mais la surprise, le saisissement ne lui permettent pas de proférer un seul mot. On voit sur ses traits altérés le combat de la colère et de l'amour paternel. Enfin, après quelques instants du plus morne silence et d'une effrayante immobilité, qui faisaient douter de l'arrêt qu'il va prononcer, il pousse un long soupir, ouvre les bras, et son fils s'y précipite.

— Reste, dit-il alors, ah ! reste longtemps sur ce cœur flétri par le chagrin ; sa blessure est si profonde !

— Je ne vous quitte plus, répond Arthur ivre de joie. J'ai acquis assez de gloire pour être digne de vous. Embellir vos jours, les prolonger par les plus tendres soins : voilà maintenant le seul devoir que j'ai à remplir, la seule gloire que j'ambitionne !... Et vous, dignes amis, dit-il à Ducis et au curé, qu'il embrasse et qu'il conduit dans les bras du comte, venez jouir de votre ouvrage, venez partager l'ivresse d'une famille qui n'oubliera jamais tout ce qu'elle vous doit !

— Non, non, jamais ! répète le comte d'Artanval, avec l'expression de la reconnaissance.

— Eh bien ! mon cher François, dit M. Lemaire à Ducis en l'embrassant, n'ai-je pas raison de dire que tes sermons valent bien les miens ?

— Mon ami, lui répond le poète, je sens pour la première fois pénétrer dans mon âme une sorte d'orgueil dont je ne saurais me défendre. Qui pourrait, d'après le succès que je viens d'obtenir, ne pas se glorifier d'être poète ? Art sublime, dont la céleste influence pénètre dans tous les coeurs, heureux qui te cultive sans ambition, sans envie ! heureux surtout celui qui, sentant